

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



No. 16

20 AOUT 1900

Vol II.

LA PETITE REVUE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Vol. II

MONTREAL, 20 AOUT 1900

N° 16

L'AFFAIRE BRUYÈRE

Nos lecteurs savent de quoi il s'agit. M. l'abbé Bruyère se plaint que nous l'avons accusé d'avoir commis des détournements de fonds au détriment de la caisse de la fabrique. Les deux articles dont se plaint M. le vicaire contiennent autre chose que cette accusation, mais ces autres choses lui sont indifférentes, et il a bien voulu ne pas les relever. Nous devons lui savoir gré d'avoir limité le débat à un seul fait, car il nous dispense ainsi de faire appel au récent souvenir de tous ses paroissiens.

Notre position est celle-ci :

Nous plaçons la bonne foi de nos informations relatives à ces détournements, et nous prétendons justifier nos accusations.

On conçoit que la preuve que nous sommes tenu de fournir ne peut être faite que devant un jury, et nos lecteurs savent à quels frais élevés cette nécessité nous entraîne. Nous leur demandons donc de nous aider efficacement, soit en nous faisant parvenir immédiatement les arrérages d'abonnement, soit en constituant au moyen d'une souscription un fonds destiné à soutenir cet audacieux procès. Comme nous ne voulons pas tirer le plus mince bénéfice pécuniaire de cet incident, les souscriptions qui nous parviendront seront administrées par trois hommes d'une probité irréprochable, que la plus élémentaire prudence nous interdit de nommer sous peine de les livrer à l'animadversion de tout le clergé, le haut comme le bas, et à la haine qu'il susciterait contre eux dans les masses bigotes.

Il appartient à nos amis de nous aider dans cette conjoncture ; c'est de leur bonne volonté seule que dépend l'issue de ce procès qui a une tout autre portée que celle qu'il accuse visiblement. Comme toutes les institutions humaines, la justice n'a rien d'idéal ; elle se rend à beaux deniers comptant, et nul accusé ne peut se défendre avec l'unique concours de la vérité. Nous faisons donc un appel énergique et suprême à nos amis connus et inconnus, espérant que tous ceux qui

accueillent notre publication avec faveur ne manqueront pas, à l'aide d'un léger sacrifice, de nous témoigner la sympathie que nous sommes en droit d'attendre d'eux. L'obole que chacun nous fera parvenir constituera aisément le petit trésor qui nous manque et sans lequel nous sommes à la merci de ceux qui rêvent notre anéantissement.

Une comptabilité très précise sera tenue, et s'il reste un reliquat, il sera versé dans une caisse de bienfaisance laïque, ou employé au gré de nos lecteurs que nous consulterons en temps voulu.

Il y a urgence pour nous de recevoir l'assistance réclamée au plus tôt. De la promptitude du secours dépend en grande partie le triomphe de la vérité au nom de qui notre existence est compromise.

On ne connaît les bonnes sources que dans la sécheresse, et les vrais amis que dans l'adversité.

LA DIRECTION.

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Nous empruntons à un journal parisien l'intéressant article que voici :

Une Bastille vient d'être prise, et quelle Bastille ! La plus solide, la plus redoutable de toutes, celle de l'orthographe ! Quelqu'un disait que les monarques les plus autoritaires s'inclinaient bon gré mal gré devant deux puissances : le calendrier et l'orthographe.

Les lois de la grammaire, et surtout de la grammaire française, sont tyranniques. Les anarchistes eux-mêmes les observent... Aussi quelle force de volonté il a fallu à M. Georges Leygues pour adoucir un peu leur sévérité !

Sur le rapport du conseil supérieur de l'instruction publique, M. Georges Leygues a autorisé certaines tolérances dans l'application de plusieurs règles, particulièrement compliquées, de la syntaxe et de l'orthographe. L'arrêté publié hier par le " Journal Officiel " est suivi d'une liste de mots et de construction de phrases ainsi modifiés. Dans les examens ou concours dépendant du ministère de l'instruction publique, qui comprennent des épreuves spéciales d'orthographe, il ne sera plus désormais compté de fautes aux candidats pour avoir usé des tolérances indiquées dans cette liste. La même disposition est applicable au jugement des diverses compositions rédigées en langue française, dans les examens ou concours dépendant du ministère de l'instruction publique qui ne comportent pas une épreuve spéciale d'orthographe.

L'arrêté ajoute que dans les établissements d'enseignement public de tout ordre, les usages et prescriptions contraires aux indications énoncées dans la liste ne seront pas enseignés comme règle.

M. Georges Leygues sera béni dans les collèges ! Grâce à lui, en effet, l'étude de la grammaire va devenir un peu moins fatigante ! Mais que vont dire les vieux professeurs, imbus de cette idée que la science des participes passés est la première de toutes les sciences. Ils disaient : " Donnez-nous dix lignes de l'orthographe d'un homme, et nous le ferons pendre ! " Désormais il sera permis d'esquiver les plus redoutables difficultés de la grammaire... Enfoncés Noël et Chapsal.

Francisque Sarcey eût hautement approuvé M. Georges Leygues, lui qui réclamait le " droit à la faute d'orthographe."

Le fait est qu'on nous rasait avec toutes ces chinoiseries de la grammaire ! Elles ne sont pas toutes balayées par l'arrêté ministériel, mais enfin " il y a du mieux," comme disent les bonnes gens qui se moquent de la syntaxe.

On a donc touché à l'arche sainte... Certes, les réformistes, les " phonétistes " ne seront pas contents de si peu ! Ce sont ces " anarchos " de l'orthographe qui écrivent froidement " philosophe, coriste, bourgeois, jenèse, jénéral " et veulent que nous les imitions. Ces braves phonétistes vont peut-être un peu loin, mais c'est évidemment à leur campagne persévérante pour la simplification de l'orthographe, que nous devons l'intelligente et pratique réforme sanctionnée par M. Leygues.

Plusieurs tentatives " officielles " avaient d'ailleurs préparé le terrain. M. Gréard, vice-recteur de l'Université, prépara un projet très libéral qui, dans l'histoire de la révolution orthographique restera comme la proclamation des Droits de l'Homme dans la Révolution de 1789. M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, adressa, il y a quelques années, une circulaire à tous les recteurs pour " interdire l'abus des exigences grammaticales dans la dictée des examens." M. Bourgeois disait avec raison : " Ne comptez comme faute d'orthographe que les fautes grossières qui changent la physionomie des mots et violent brutalement la syntaxe. Pour les autres, n'y prenez pas garde. Il y a l'orthographe des professions et celle des gens du monde ; n'exigez que la seconde des élèves qui se présentent.

Mais MM. Gréard et Bourgeois se heurtèrent à ce que j'appellerai le " fanatisme grammatical " et leurs injonctions restèrent lettre morte.

M. Leygues sera-t-il plus heureux ? Espérons-le.

Passons rapidement en revue les cas grammaticaux englobés dans le coup d'État du ministre de l'instruction publique.

On pourra désormais écrire indifféremment : “ je vous prends tous à témoin ” ou “ à témoins. ” Dans toutes les constructions où le sens permet de comprendre le substantif complément aussi bien au singulier qu’au pluriel, on tolérera l’emploi de l’un ou de l’autre nombre. On écrira : “ Des habits de femme ” ou de “ femmes ” :—“ ils ont ôté leur chapeau ” ou “ leurs chapeaux. ”

La terrible question des substantifs masculins ou féminins, selon qu’ils sont au singulier ou au pluriel, est tout simplement supprimée par M. Leygues. On écrira *ab libitum* : les “ grands orgues ” ou les “ grandes orgues ” ; — les “ vieilles gens sont soupçonneux ” ou soupçonneuses ” ; — “ un bel hymne ” ou “ une belle hymne ” ; — à “ Pâques prochain ” ou “ Pâques prochaines... ” Dans tous les cas, les noms propres précédés de l’article pluriel prendront la marque du pluriel ; de même pour les mots empruntés aux autres langues : des “ exéats, ” des “ défoits. ”

Les noms composés prendront la marque du pluriel comme les vocables ordinaires. Dans certains cas, on supprimera même le trait d’union. Voilà une douloureuse épine enlevée du pied de nos potaches ! Ah ! ce pluriel des noms composés, comme ils le maudissaient !

Nous ne pouvons ici parler de toutes les modifications introduites par M. Leygues dans la grammaire. Disons cependant que “ nu, demi, feu ” s’accorderont avec leur substantif sans la moindre difficulté. Vous pourrez écrire à votre guise “ feu ” ou “ feue la Reine. ” De même pour les fameux “ ci-inclus, ci-joint, excepté, ” etc. “ Vingt ” et “ cent ” prendront la marque du pluriel, même quand ils seront suivis d’un adjectif numéral. “ Même ”, “ tout, ” “ aucun, ” “ chacun ” s’accorderont, quel que soit leur position dans la phrase.

Les participes passés—ah ! les gredins !—deviennent gentils comme des agneaux... Construits avec l’auxiliaire “ être ” ils continueront à s’accorder comme des qualificatifs ; avec l’auxiliaire “ avoir, ” et c’est ce cas qui jadis était gros de difficultés, ils resteront invariables. Invariable aussi le participe passé des verbes réfléchis : “ Elles se sont tu ; ”—les “ compliments que nous nous sommes fait... ”

N’est-ce pas que voilà des réformes excellentes ?

Hélas ! nous autres, grands garçons nous n’en bénéficierons guère. Élevés dans le respect des chinoiseries grammaticales, nous ne nous résoudrons jamais à sauter sur les principes formulés par Noël et Chapsal. Mais nos fils, ignorants de notre martyre, connaîtront la terre choisie de la liberté orthographique... Et les traités de grammaire iront rejoindre dans les musées les instruments de torture de l’Inquisition.

FRONTIS.

.

Nous approuvons pleinement cette méthode, et avec d'autant plus de plaisir que celui qui trace ces lignes a protesté plusieurs fois, dans d'autres organes, contre la réforme orthographique que l'on tentait d'introduire en France. Nous admettions alors, et bien volontiers, que des réformes importantes étaient devenues nécessaires ; mais entre des réformes méthodiques, raisonnées, progressives, et l'anarchie orthographique qui serait fatalement résulté de la proposition Gréard, émise en 1892 devant l'Académie française, qui a eu le grand tort d'y porter attention, nous étions pour le *statu quo*.

La réforme proposée alors par M. Gréard n'était pas acceptable, parce qu'elle tendait fatalement à rendre l'orthographe française facultative, c'est-à-dire phonétique. Or, comme les sons, en dehors de la notation musicale, ne s'expriment pas selon des règles fixes mais bien selon la sensation auditive éprouvée et le pouvoir d'expression qui appartient à chacun, il s'ensuit que les originaires de certaines contrées ne pourraient jamais écrire phonétiquement d'une façon compréhensible.

Ainsi un Allemand, voulant traduire "jalousie," écrira fatalement "chaloucy." A moins que ce ne soit un lettré.

Un Auvergnat n'écrira pas saint Symphorien, mais "chin Chinphorien," Les Italiens, les Basques, les Roumains, les Espagnols, les Anglais, les Flamands, tous les étrangers au nom de qui on réclamait cette réforme pour faciliter, disait-on, l'étude et l'usage de la langue française, y auraient jeté au contraire un trouble plus grand encore en y apportant des sons barbares et intraduisibles.

Mais les Français eux-mêmes ne pourraient plus communiquer entre eux à l'aide de l'écriture, si, n'étant plus soumise à des règles immuables, elle était livrée au caprice de la phonétique.

Prenons un Français qui ne connaît pas l'anglais. Il a entendu prononcer le mot "tough" qu'il traduira invariablement par "Tof," dessin si baroque pour un Anglais que celui-ci ne comprendra pas, quoique cette prononciation soit bonne. Par contre, si le Français a lu le mot sans l'avoir entendu prononcer, il le traduira non moins invariablement par "Tougue."

Cet exemple, que nous pourrions multiplier indéfiniment et appliquer non-seulement aux langues étrangères mais encore au français parlé dans les différentes provinces de France, prouve qu'il existe une relation intime et nécessaire entre l'émission du son et sa représentation graphique.

L'orthographe phonétique est arbitraire, c'est-à-dire incohérente, et de nature à jeter la plus grande confusion dans la traduction écrite de nos pensées. C'est pourquoi, nous unissant à la légion d'écrivains

soucieux de la pureté, de la concision et de l'élégance de la langue française, nous avons, dans notre petite sphère, résisté à l'envahissement d'un nouveau mode d'orthographe.

Mais aujourd'hui, grâce à l'intelligente initiative de M. Georges Leygues, la réforme n'a pas ce caractère dangereusement radical qui nous effrayait. Ce n'est plus la destruction de l'orthographe, c'est sa simplification. Autant nous repoussions naguère la proposition Gréard, autant nous acceptons celle-ci, y trouvant peut-être cette fois trop de discrétion, en ce sens que le nouveau décret n'aurait pas dû seulement abolir, en les rendant facultatives, des règles baroques et tyranniques, mais qu'il aurait dû encore proscrire les lettres parasites qui encombrant les mots, sans raison aucune, ainsi que tous les ridicules caprices de l'usage. Par exemple, pourquoi courrier et charrette avec deux "r," tandis que courenet et chariot n'en ont qu'un ? etc., etc.

Aux pédants qui se cramponnent au vieux système—il y en a plus qu'on ne croit—on peut répondre ceci :

En modifiant les règles orthographiques selon une sélection raisonnée, on obtiendra d'abord des enfants une plus grande rapidité dans l'étude d'un art aujourd'hui si ardu, et, par conséquent, le temps économisé de ce chef pourra être employé à l'acquisition de connaissances vraiment utiles, notamment à l'étude de la langue, qui est autrement importante à posséder que les subtilités de son orthographe.

Les règles fixes de l'orthographe quand elles sont fondées et légitimes, ne sont pas un obstacle ; ce sont les anomalies et les exceptions que ne justifient ni la logique ni la phonétique qui ont un caractère presque monstrueux.

La formation du pluriel des noms se marque avec une "s." Voilà la règle. Si elle s'étendait à tous les noms sans exception, l'écolier le plus borné la comprendrait du premier coup et l'appliquerait infailliblement.

Mais les exceptions abondent. Il y a d'abord les noms en "au" qui échappent à la règle générale, puis les noms en "eu" à l'exception de bleu, car il y a encore des exceptions dans les exceptions ; puis sept noms en "ou" (bijou, caillon, chou, genou, hibou, joujou et pou) qui marquent leur pluriel non avec une "s" mais avec un "x," sans compter les sous-exceptions, les noms propres et les noms composés qui tantôt prennent la marque du pluriel et tantôt ne la prennent point.

Les enfants sont désorientés. Ils ne savent pas pourquoi on écrit des "étaux" et des "landaus ;" pourquoi "choux" et "clous ;" pourquoi des "timbres-poste" sans "s" finale, et des malles-postes avec "s ;" pourquoi "millionième" avec une seule "n" et millionnaire avec deux ; pourquoi "courtisane" et paysanne.

Et le "ch" ? Comment un étranger pourra-t-il en reconnaître la prononciation qui veut tantôt "che" comme dans "échange" et tantôt

“ ke ” comme dans “ archange. ” Comment prononcer la phrase suivante :

Au palais archiépiscopal, l'archichancelier laissa l'archéologue dire l'histoire du chirurgien et du chiromancien qui chantèrent un choral qui charma les échos de l'Achéron ?

Quelle connaissance parfaite de la langue il faut avoir pour prononcer ces mots selon les règles capricieuses, c'est-à-dire ainsi :

Au palais arkiépiscopal, l'archichancelier laissa l'arkéologue dire l'histoire du chirurgien et du kiromancien qui chantèrent un koral qui charma les ékos de l'Achéron.

Un tel exemple suffit pour condamner à jamais une orthographe aussi vagabonde.

Il faut donc féliciter le conseil supérieur de l'instruction publique, et M. Georges Leygues, de l'importante réforme qu'ils viennent d'accomplir et leur demander de la compléter. En dehors de la facilité que cela accordera aux élèves, il est une autre considération sur laquelle il est bon d'arrêter l'esprit de ceux qui aiment la belle langue française et qui en désirent la propagation.

En 1801, selon un rapport adressé au Ministère, en 1895, par l'Association pour la simplification de l'orthographe, le français était parlé par 19 pour cent de la population du monde entier ; à l'époque de ce rapport, il n'était plus parlé que par 12 pour cent.

Donc en moins d'un siècle, et précisément depuis le jour où les formes actuelles de notre orthographe sont devenues obligatoires, la langue française a perdu le tiers du terrain qu'elle occupait dans le monde. Si nous voulons, dans la mesure de nos forces, enrayer le mouvement de recul qu'elle subit, il faut nous hâter de simplifier notre système d'écriture.

C'est dire que la nouvelle mesure est insuffisante, et que nous devons espérer la voir bientôt supprimer toutes les chinoïseries qui rendent ses règles orthographiques ridicules et odieuses.

LETTRES PERSANES

LES MISSIONNAIRES

Étant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendait jusqu'à sa ceinture de corde ; il avait les pieds nus ; son habit était gris, grossier, et en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bizarre, que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il était homme de mérite, et de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander protection, et vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation auprès de Casbin pour deux ou trois religieux. Mon père, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi, monsieur ! me dit-il, je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, et je ne troquerais pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc ? C'est, me répondit-il, que si nous avions cet hospice, nos pères d'Italie y enverraient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connaissez apparemment, ces religieux ? Non, monsieur, je ne les connais pas. Et morbleu ! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux capucins ! cela sera très utile à l'Europe et à l'Asie ! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans des monarques ! voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez ; vous et vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés, et vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

LE PARADIS

On est bien embarrassé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchants par une longue suite de peines, dont on les menace : mais, pour les gens vertueux, on ne sait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens (1) : les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses ; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement ; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici-bas, n'ont pas eu que cent millions d'années fussent un terme assez long pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

MONTESQUIEU.

(1) Dans la *Consolation des Pusillanimes affligés*, le père Henri Suso promet en paradis des pavés d'or et des maisons de perles ; plus, quelque musique. Il ajoute qu'on jouira des villades très agréables de ses amis. Le père Henriquez dit que les femmes y retrouveront leurs maris et reprendront les plaisirs du ménage. Personne n'a promis plus de plaisir que ceux-là, et on a reproché au père Henriquez de trop promettre.

Mais tous nos théologiens ont tracé de l'enfer des tableaux effroyables. C'est que l'imagination humaine est toute portée au mal. Jamais un homme un peu sensible ne soutiendra sans s'évanouir d'horreur la description que sainte Brigitte fait des lieux du supplice éternel, dans l'abominable livre de ses révélations.

PHILOSOPHIE DE POCHE

L'UNIVERS ET DIEU.

I.

Allez-vous-en, mon ami, dans la Lune d'où la lumière nous arrive en un peu plus d'une seconde, et, de là, cherchez-moi à la place où nous sommes en ce moment.

Vous apercevez dans le ciel une grosse boule sur laquelle je vous défie bien de retrouver, je ne dis pas ma petite personne, mais tout ce qui l'entoure, avec le bois qui est là-bas. Le plus puissant de nos télescopes n'y suffirait pas, si vous l'aviez emporté avec vous.

Allez plus loin, dans l'étoile que les astronomes appellent l'Alpha du Centaure, et qu'ils sont unanimes à proclamer notre plus proche voisine. Elle n'est qu'à 10,000 milliards de lieues d'ici, et la lumière qu'elle envoie ne met que 4 ans et 128 jours à nous arriver.

Votre pensée va bien plus vite puisque vous y êtes. Regardez de mon côté.

Disparue la Terre, et avec elle Mars, Vénus, Jupiter et le reste de nos planètes. Toutes ensemble, jusqu'à Neptune qui est à 1,110 millions de lieues du Soleil, ne forment plus, avec l'astre central, qu'un seul point lumineux, si petit qu'il disparaîtrait tout entier derrière le fil tendu en travers du champ des lunettes astronomiques.

Inutile de vous demander quelle place les immensités de nos océans peuvent bien tenir sur ce point lumineux.

Ce n'est pas tout. Avec de bons yeux, on parvient à distinguer dans le ciel de toutes petites taches blanchâtres auxquelles on a donné le nom de *Nébuleuses* (nuages), et qui dans les grands télescopes se décomposent en myriades d'étoiles. La Voie Lactée, cette longue bande picotée de points lumineux que nous voyons, dans les belles nuits d'été, s'étendre sur une si grande partie du Ciel, la Voie Lactée est une de ces Nébuleuses. C'est la nôtre. On évalue déjà à 18 millions le nombre de ses étoiles, et notre soleil, avec tout son cortège de planètes, n'est qu'une simple unité perdu dans ces 18 millions. Impossible jusqu'à présent de calculer la distance qui nous sépare des autres Nébuleuses. Les uns supposent que la lumière qui en vient ne nous arrive qu'après des centaines de milliers d'années ; d'autres disent des millions — il ne coûte rien d'alligner des chiffres quand on ne peut pas savoir. Or, les astronomes, en fouillant le ciel avec leurs instruments, ont relevé déjà des milliers de Nébuleuses ; mais autant vouloir compter les arbres d'une forêt qui s'en va à perte de vue.

Allez-vous-en dans une Nébuleuse quelconque — voisine ou non, il importe peu — et regardez encore une fois de mon côté.

Disparu notre Soleil à son tour. Le voilà noyé avec ses 18 millions de camarades, dans un coin de cet amas de petites taches dont le catalogue devient plus effrayant tous les jours, un catalogue qui ne sera jamais fermé.

Ah ! j'oubliais. J'espère bien que vous ne serez pas allé trop loin, là où nos télescopes n'ont pu encore atteindre, car alors bonsoir pour la Voie Lactée. Même avec eux, il n'en resterait plus rien.

Que devient dans tout cela l'imperceptible globe terrestre qui est 1,280,000 fois plus petit que le Soleil ? Et nous-mêmes, que reste-t-il de notre importance ?

Rentrons chez nous, mon ami, et ramassez avec vos doigts, si vous le pouvez, un imperceptible d'un autre genre, cet insecte à peine visible qui se cache, à vos pieds, dans le repli d'un brin d'herbe.

C'est le microscope qui va entrer en scène maintenant. Toutes nos grandeurs s'évanouissaient, l'une après l'autre, dans ce voyage à travers l'infini de l'espace. Il n'y aura plus rien de petit dans le nouvel infini que nous abordons.

Un colosse, cet insecte ! Impossible à l'œil de l'embrasser d'un coup. Il va falloir le détailler en morceaux impalpables que la pointe d'une fine aiguille pourra seule saisir ; et remis sous le verre magique, chacun de ces morceaux va devenir un monde divisible sans fin. Peut-être en cherchant bien trouverez-vous, collé aux parois de la carapace du géant, un parasite vivant sur lui, comme la puce sur l'éléphant ; et, de grossissement en grossissement, celui-ci vous livrera, une à une les merveilles de son organisation, sans que vous puissiez jamais vous flatter d'en avoir touché les limites. Dans cet atome vivant il y a nécessairement un liquide nourricier, jouant le rôle de notre sang. Nécessairement aussi, ce liquide est habité, à l'instar de notre sang, par des légions d'autres atômes animés, ayant eux-mêmes leur organisation propre, comme les globules du sang de l'homme. Et ceux-là, ont-ils aussi leurs globules ?

Nous poursuivions tout à l'heure par la pensée les Nébuleuses visibles et invisibles qui pullulent les unes derrière les autres, dans l'abîme insondable de l'espace. Celui-ci n'a pas de fond non plus. La pensée recule d'épouvante quand on a la force à le sonder.

Que sommes-nous entre ces deux infinis, dont l'un nous anéantit, dont l'autre nous rend incommensurables ? Que sont-ils eux-mêmes ? D'où viennent-ils ? Que deviendront-ils ? Quelle est la raison d'être et la destinée de tout ce qu'ils embrassent dans leur envergure continue, insaisissable à ses deux bouts, sans milieu possible à déterminer ?

Redoutable problème qui s'impose forcément à tout homme se mêlant de philosopher. Il n'y a pas de penseurs qui puissent y échapper, à commencer par ceux-là mêmes qui ont la prétention de lui tourner le dos. On les reconnaît la plupart du temps à cela qu'ils sont hantés par lui plus que les autres, et qu'ils ne peuvent pas en parler sans colère. C'est sa manière de se venger.

La seule ressource avec lui est de ne pas y penser. Heureux, si vous voulez, sont les animaux : ils n'y pensent pas. Heureux aussi, à leur manière, était l'homme dans son Paradis animal : il ne devait pas y penser plus qu'eux. Heureux aussi, direz-vous, les hommes qui en ont la solution. Hélas ! Vous venez de le voir, à mesure que l'humanité est mieux armée pour l'étudier, il se fait plus redoutable, et confond davantage l'esprit qui le contemple. Le progrès humain n'a consisté vis-à-vis de lui jusqu'à présent que dans l'élimination successive pour les hommes d'étude et les penseurs des solutions qui en avaient été données, que dans la conception plus nette de sa hauteur infranchissable.

Chateaubriand a dit quelque part que la bonne femme du village qui égrène son chapelet en sait plus long sur le grand problème qu'Aristote, Platon et tous les philosophes de l'antiquité. Je le crois volontiers. Elle sait, elle, à quoi s'en tenir là-dessus. Eux, sans être allés aussi loin qu'à présent dans les secrets du grand Tout, ils en savaient assez déjà pour ne pas se contenter de la solution qui la contente, et qui date de plus loin qu'eux.

Et pourtant, solution philosophique à part, elle est dans le vrai absolu, la brave créature. Elle sait que tout est bien arrangé, et qu'elle doit obéir à la loi du devoir tel qu'elle le conçoit. Je ne vois de port assuré pour l'entendement humain que dans cette croyance-là qui est, à mon sens, le dernier mot de la philosophie.

II.

On aura beau prêcher qu'il ne faut pas chercher la cause, l'homme ne lui échappera pas. C'est elle qui le cherche. Les premiers contempleurs n'ont pu faire autrement, en regardant l'univers, que de se poser cette question qui n'a pas bougé depuis eux.

D'où vient tout cela ? Qui le gouverne ?

Cosmogonies et théologies ont fait ensemble leur apparition, bras dessus, bras dessous. Le commencement de la philosophie aura été le commencement de la religion. Nées toutes deux en même temps des besoins nouveaux entrés dans l'espèce humaine, le besoin de s'expliquer l'origine des choses et le besoin d'en avoir la règle, elles ne pouvaient pas aller l'une sans l'autre.

Il était bien petit, l'univers du penseur primitif : il n'allait pas plus loin que son horizon. La divinité rêvée devait être à sa taille. En revanche, tout y était mystère. Une armée de mystères commandait une armée de dieux.

Les vieilles religions historiques, celles qui remontent pour nous à 7 ou 8,000 ans, sont déjà bien loin des imaginations du commencement. Nous les voyons établies dans des sociétés en pleine civilisation, dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Des castes sacerdotales s'y trouvent constituées qui détiennent, de père en fils, le dépôt sacré des croyances, règles de la vie des masses dont elles mettent l'esprit en repos. Elles n'en conservent pas moins la trace évidente de l'ignorance naïve des ancêtres, des cosmogonies fantastiques et des dieux à l'image de l'homme, présidant aux divers phénomènes de la nature, en communication personnelle avec les mortels privilégiés auxquels ils ont confié le soin de conduire les hommes dans la voie du bien. C'est là-dessus que la masse humaine a vécu pendant de longs siècles, et il faut bien que cette phase de son existence ait en sa raison légitime, puisqu'elle a duré si longtemps. Rien ne peut durer dans la vie des êtres qui va contre leur loi.

Ce qui n'a pas duré, c'est la concordance de la conception de l'univers avec le gouvernement qui lui avait été donné, c'est la concordance de la philosophie et de la religion, les deux sœurs jumelles. Fait bizarre, qui était inévitable, c'est précisément au sein des castes gardiennes attitrées des croyances religieuses que s'est produit le désaccord. Délivré par le privilège attaché à sa fonction de tout souci des besoins matériels, voué par conséquent à l'étude et à la méditation, le prêtre a été et devait être le premier savant. Avant les autres, il a pu soulever un coin du voile qui nous cache les lois de la nature ; avant les autres, il a vu s'évanouir les fantômes divins de fabrication humaine, ces dieux camarades de l'homme, ayant leurs peuples à eux, qu'ils gratifiaient de prodiges payés par des offrandes.

Ces dieux-là pourtant, il ne pouvait pas les jeter par-dessus bord sans une double trahison : il en avait la garde, et la caste en vivait. Un compromis a tout arrangé.

Les témoignages de l'antiquité font foi qu'il y avait deux doctrines enseignées dans les vieux temples de l'Égypte et de la Chaldée, celle des dieux du peuple, faiseurs de miracles, et celle du dieu des sages, muet, impénétrable, enfermé comme en un sanctuaire dans l'inconnu. Rien à gagner avec ce dieu inaccessible, révélé par la science naissante. Défense d'en parler : il aurait gâté le métier.

Le sacerdoce avait enfanté l'hydre qui devait l'étouffer. La science était une force de plus entre ses mains ; mais quel danger si elle allait en sortir pour courir le monde ! Toutes les théologies sont solidaires

de leurs cosmogonies. Les dieux du petit univers, du ciel solide, porté par les montagnes et séjour de la cour céleste, ces dieux avides de moutons et de bœufs perdaient leur droit au culte en perdant leur domicile. Chaque pas fait en avant dans la révélation des lois de la nature est un recul de la révélation surnaturelle. Laquelle des deux l'emporterait, le jour où elles se trouveraient en contradiction ? On le savait par expérience dans les temples ; et l'édifice social élevé sur la base du surnaturel ne serait-il pas menacé de crouler avec lui, les emportant dans sa chute ? Il ne faut pas s'étonner si les créateurs de la science ont fait si longtemps bonne garde autour d'elle, si la divulguer, la livrer au vulgaire, était pour eux le crime inexpiable.

Les siècles ont passé sur cette interdiction. La science a, de longue date, rompu ses chaînes, et dans ces trois cents dernières années elle a pris un essor qui l'a emmenée bien loin du point, déjà périlleux, où l'avaient menée les prêtres d'Assur et d'Ammon. Il n'y a plus de mythologie qui tienne debout devant elle ; mais le Dieu des sages est toujours là que l'on ne renversera pas : on ne peut pas l'atteindre.

Si les vieux sages en savaient assez déjà pour s'être élevés à la conception d'une puissance mystérieuse, présidant du fond de l'inconnu à l'ordre universel, à plus forte raison la science d'aujourd'hui, mieux armée que la leur, est-elle amenée à reconnaître une force intelligente, toujours obéie, qui règle toutes choses, et qui régit aussi bien les combinaisons des atomes que la course des astres et les arrangements si compliqués des organismes. La formule scientifique de cette force intelligente a été donnée bien avant nous par le philosophe grec qui a dit, ne sachant peut-être pas si bien dire : *Tout se fait nombre, poids et mesure*. Certes, nos chimistes, nos physiciens et nos astronomes ont encore plus autorité que lui pour le proclamer, et n'est-ce pas la proclamation d'un plan universel qui s'exécute invariablement, sans résistance possible, jusque dans les plus petits détails ?

Ce plan est mieux que visible, il saute aux yeux de quiconque promène un regard exercé sur l'univers tel que nous le connaissons. Ce qui est invisible, c'est l'intelligence dont il procède, c'est la main qui veille à son exécution. Je dis : la main, parce que nous sommes entraînés d'instinct à prendre en nous-mêmes des points de comparaison pour donner un corps à l'idée que nous faisons des choses ; mais il est bien clair que ce n'est pas d'une main comme la nôtre qu'il peut s'agir ici. De même, on arrive à dire : le grand Ingénieur, le grand Architecte, parce que notre esprit est ainsi fait qu'il ne peut pas concevoir un plan sans un ingénieur qui l'aurait dressé, une construction sans un constructeur, et l'idée que ces mots-là réveillent en nous ne trouve à saisir qu'un ingénieur, un architecte du genre des nôtres. Il est bien clair aussi que ce n'est pas cela.

Qu'est-ce ? Inconnu.

Or, mise en demeure de se prononcer sur un inconnu qui manifeste sa présence, la raison ne peut admettre qu'il soit absent. *X* n'est pas zéro. Cet *X*, c'est Dieu, pour lui donner le nom consacré. Donnez-lui le nom que vous voudrez, vous ne changerez pas la question en changeant le dictionnaire.

Maintenant, ce Dieu inaccessible, même à la pensée, sur lequel personne ne peut mettre la main, et dont il était défendu jadis de parler hors des temples, ce Dieu-là qui échappe nécessairement au sacerdoce, est pour lui comme s'il n'existait pas ; et l'on peut s'expliquer facilement ce mot de Dupanloup, monstrueux au premier abord :

Le déisme qui est une des formes de l'athéisme.

L'évêque d'Orléans, qui était de force à se rendre compte, aurait très probablement mieux rendu sa pensée en disant ! *la pire des formes*. Quoi de pire pour qui représente Dieu sur la terre qu'un Dieu qui n'a pas de représentant, qui ne peut pas en avoir ?

Retournez le mot : *l'athéisme qui est une des formes du déisme.*

Il sera tout aussi juste, même avec sa variante de tout à l'heure, dans bien des cas.

Que penser d'un athée, se faisant gloire de l'être, sur lequel le mot Dieu fait l'effet du rouge sur un taureau, et qui le bifferait, si on le laissait faire, jusque dans les Fables de Lafontaine ? Je prends un penseur sérieux dans ses colères, car si par hasard il paraît pour la galerie, insoucieux au fond de la question, il ne compterait pas, philosophiquement parlant.

Il ne se peut pas que cet athée convaincu soit dans l'ignorance complète des conditions d'existence de l'univers qu'il a devant lui, ni qu'il n'ait jamais arrêté son esprit sur le problème qu'elles lui posent. Il faut croire que ce problème est pour lui d'une importance capitale puisqu'il s'irrite à ce point de la solution qui n'est pas la sienne. Si l'emploi du mot Dieu l'exaspère, c'est qu'apparemment il en a un autre auquel il tient beaucoup, ou bien qu'il rejette tous les mots comme insuffisants, indignes d'exprimer une idée trop haute pour la parole humaine. En cela il aurait raison, si l'homme aux prises avec une idée pouvait se passer d'un mot correspondant avec cette idée.

De là au droit de se dire athée il y a loin.

Alignez quatre aiguilles de boussole, et placez-les devant un aimant contenu dans une boîte bien fermée. Immédiatement elles vont braquer sur lui une de leurs pointes.

L'une dit : Ce qu'il y a là dedans est rond : je le sais ; il me l'a révélé.

Une autre dit : Ce qu'il y a là-dedans est carré : je le sais ; il me l'a révélé.

Une troisième dit : je ne ne connais pas la forme de ce qu'il y a là-dedans ; je n'ai pas eu de conversation avec lui. Ce que je sais, c'est qu'il y a quelque chose, se manifestant pas un effet produit.

La quatrième dit : il n'y a rien là-dedans. Et elle le dit avec fureur en braquant sa pointe comme les autres.

Une épingle est à côté, laquelle ignore que la boîte est habitée. Elle ne bouge pas et ne dit rien.

C'est l'épingle qui est l'athée : l'aimant n'existe pas pour elle.

La quatrième aiguille est une déiste enragée. La boîte mystérieuse la met, comme on dit familièrement, dans tous ses états.

Puisque la grande boîte de l'univers est trop bien fermée pour nous, puisque nous sommes impuissants à parler en connaissance de cause du mystère qu'elle renferme, renonçons pieusement à forcer le sanctuaire, à poursuivre dans le noir ce qui se dérohe à notre entendement ; et cherchons à voir le plus clair que nous pourrons dans l'effet produit, accessible à notre étude.

JEAN MACÉ.

AUX PAUVRES LA BESACE

Nous avons parlé récemment d'un vieillard, paralytique et aveugle, qui n'a pu être placé dans aucune de nos merveilleuses institutions charitables, même au prix de 50 sous par jour que la municipalité de Sherrington offrait de payer.

Voici un autre cas d'infortune qui prouve une fois de plus l'admirable fonctionnement de nos établissements philanthropiques.

Une femme, complétée par un enfant en bas âge, se présenta à l'Hôtel-de-Ville de Montréal, le 16 de ce mois, pour obtenir du maire un secours urgent et un billet de passage pour Ottawa où se trouve son mari, réduit à la misère par suite d'un chômage involontaire de quelques mois. Cette femme n'avait pas de gîte, pas d'argent, et la faim la tenaillait. M. le maire étant absent, la malheureuse courait le risque de mourir d'inanition, elle et son bébé. Mais les employés du service d'hygiène ayant eu connaissance de cette infortune, ils se cotisèrent, et purent à leurs frais expédier la malheureuse à Ottawa après lui avoir procuré un bon repas et glissé dans la main une somme suffisante pour éviter la détresse des premiers jours du retour.

Ce que ces messieurs ont fait là est fort louable mais n'étonnera personne, tant ce bon mouvement est naturel.

Mais comment se fait-il que dans une ville comme la nôtre, si bourrée de fastueux et pieux palais érigés aux frais de la population pour exercer soi-disant la sainte charité, on ne puisse jamais cons-

tater que les vrais nécessiteux ont été secourus par les monopoleurs de la bienfaisance ?

En dehors de ces gens-là, l'assistance publique n'existe pas, et si le maire fait la charité à une pauvre, c'est de ses deniers, car il n'y a nulle part un fonds affecté au soulagement des malheureux, qui sont à la merci du caprice et de la rapacité des tant riches maisons religieuses.

C'est sans doute pourquoi elles sont exemptes de taxes, sans compter les autres scandaleuses faveurs dont elles bénéficient.

C'est honteux !

Ces pauvres Sœurs Grises !

La Presse du 9 août nous apprend que :

“ Les 195 lots que James Baxter, le détenu au pénitencier, possédait à la Pointe St-Charles, ont été mis en vente hier, par le shérif.

Les Sœurs Grises qui avaient, dit-on, une hypothèque sur ces terrains, les ont achetés au prix de \$45.000.”

Hein ! que c'est beau d'être officiellement pauvre ! On peut saisir les bonnes occasions et acheter d'un coup 195 pièces de terre à \$230.76 cents et une fraction le morceau.

On se demande ce que les pauvres Sœurs Grises vont faire de ces terrains. Nous le savons : Elles vont les convertir en un immense champ de carottes, qui servira d'école pratique à tous ceux qui se destinent, par vocation, à tirer dans la vie ces excellentes racines potagères.



Un ouvrier d'une ville de France vient de raconter à sa femme qu'il avait eu un rêve pendant la nuit. Il avait vu quatre rats s'approcher de lui, l'un après l'autre. Le premier était gros et gras, les deux autres étaient fort maigres, le quatrième était aveugle. Le brave homme était inquiet, car il avait entendu dire que les rats portent malheur.

La pauvre femme, interrogée, ne pouvait trouver l'interprétation du songe.

Son petit garçon, fort intelligent, fut le Joseph de ce nouveau Pharaon.

—Le rat gros et gras, dit-il à son père, c'est le cabaretier du coin que tu vas voir souvent, et à qui tu portes toute ta monnaie. Les deux maigres, c'est maman et moi. Et l'aveugle, c'est toi, papa !

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Cette revue donne, chaque semaine, 16 pages de texte sur trois colonnes, et offre un supplément illustré et musical. LES ANNALES sont rédigées par les meilleurs publicistes français, et font aujourd'hui autorité en matière de critique et d'analyse.

Prix de l'Abonnement :

Édition ordinaire (texte seul)	Édition illustrée (texte et supplément)
	Un an, \$1.50 Un an, \$2.50

Envoi d'un NUMÉRO SPÉCIMEN sur demande.

Rédaction et administration : 15, rue St-Georges, PARIS (France).

La Revue ET Revue des Revues

Cette superbe publication, se présentant mensuellement sous la forme d'une brochure de 100 pages avec illustrations, a pour devise : **Pou de mots, beaucoup d'idées !**

Cette Revue, ainsi que son sous-titre l'indique, analyse les meilleurs articles publiés par les revues du monde entier, et dans sa partie originale elle ne produit que de l'inédit. La collection de cette publication constitue une bibliothèque variée et précieuse.

Prix de l'abonnement : **\$1.80 par année.**

L'HUMANITÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE — SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Paraît mensuellement ou un volume in-8 d'au moins 128 pages.

La revue ne publie que de l'inédit

Directeur Scientifique : A. HANON

Directeur Littéraire : V. EMILE MICHELET

Secrétaire de Rédaction : VICTOR DAVE

L'HUMANITÉ NOUVELLE est la moins coûteuse, la mieux faite, la plus complète et la plus indépendante de toutes les revues.

L'HUMANITÉ NOUVELLE traite de : Sciences mathématiques, Physique, Géographiques, Biologiques, Lettres, Arts, Sociologie, Économique, Politique, Philosophie, Religion.

L'HUMANITÉ NOUVELLE publie des articles des aux meilleurs auteurs de tous les pays.

Dans chaque numéro il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, politique, une revue des livres et revues de toutes les langues et de tous les sujets.

Aucune Revue ne peut rivaliser avec **L'HUMANITÉ NOUVELLE**.

Envoie d'un numéro spécimen gratis sur demande.

ABONNEMENTS : Union postale : (un an) 18 frs. — (six mois) : 9 frs. 50 c. - Le numéro : 1 fr. 75 c.

Librairie C. Reinwald-Schleicher frères, éditeurs ; 15, rue des Saints-Pères, Paris.

LA PLUME

Revue bi-mensuelle illustrée
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Douzième année

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, et sont continués sans avis contraire.

Administration et Rédaction, 31, RUE BONAPARTE, PARIS. (France)

A VENDRE A L'AMIABLE.—Un piano neuf, facture de premier ordre. Valeur courante \$350.—Prix \$175.

S'adresser ou écrire au bureau de LA PETITE REVUE.